

«J'ai pris de gros risques»

EXPOSITION Près de deux ans après son passage par la Biennale de Venise pour représenter le pavillon luxembourgeois, l'artiste Catherine Lorent est de retour au Grand-Duché avec trois expositions au programme.

Avec pas moins de trois expositions à l'affiche et un programme pour jeune public, la Luxembourgeoise Catherine Lorent revient en force sur le devant de la scène qu'elle avait pourtant timidement quittée après son exposition à la Biennale de Venise il y a près de deux ans. C'est dans le tourbillon de ses vernissages que Le Quotidien est allé à sa rencontre pour un bilan «après-Venise».

Entretien avec notre collaboratrice Mylène Carrière



En 2013, vous étiez choisie pour représenter le Luxembourg à la prestigieuse Biennale de Venise. Vous nous confiez, juste avant de partir, qu'il s'agissait d'une étape importante de votre carrière, un moment charnière. Est-ce que cette expérience a été à la hauteur de vos espérances? Qu'est-ce que cela a changé pour vous?

Catherine Lorent : Cela a changé beaucoup de choses. Je peux dire que ma vie professionnelle a été transformée d'une manière positive. C'est assez difficile à expliquer, car pour Venise, j'ai pris de gros risques. Je pense que ça a surtout été une épreuve, qui m'a apporté beaucoup d'assurance par rapport à mon travail. Le niveau que l'on doit atteindre pour ce type d'événement est très élevé, peut-être encore plus élevé pour un jeune artiste. L'après n'est donc pas si facile à gérer... C'est un peu comme faire un voyage en solitaire en bateau : il y a des marées hautes et des marées basses qu'il faut savoir affronter. Je suis tout juste en train de sortir de la période basse que j'ai traversée après la Biennale.

Vous espériez aussi, à l'époque, que cette manifestation vous permettrait de trouver une galerie qui accepterait de vous représenter. Qu'en est-il aujourd'hui ?

(Elle rit) Je ne suis pas encore officiellement représentée. Je pense que ça va très vite arriver mais je sais maintenant que ce n'est pas à cause de la Biennale ou autre chose, mais que ça vient de moi-même, de mon travail. De toute façon, la communication, ça n'a jamais été mon truc. C'est d'ailleurs la première fois de ma vie que je fais une exposition dans une galerie! (NDLR : à la galerie Krome à Luxembourg).

En parlant de votre retour sur la scène artistique du Grand-Duché, ce ne sont pas moins de quatre projets que vous présentez quasi simultanément. Est-ce qu'il s'agit du hasard du calendrier ou un retour rondement orchestré?

À vrai dire, un peu des deux. Je travaille avec chacune des institutions

depuis quelque temps déjà. Je suis en contact avec la galerie Krome depuis près de deux ans en vue de préparer ce projet d'exposition. Le Mudam aussi m'a contactée il y a quelque temps pour me proposer d'investir l'espace de l'entrée pour une installation in situ et des performances. Le Casino, lui, voulait depuis longtemps que je propose quelque chose pour le jeune public mais sans projet d'exposition. Enfin, j'ai toujours voulu exposer à l'abbaye de Neumünster, haut lieu de rencontres européennes. Donc, je me suis dit tout naturellement qu'il serait d'autant plus intéressant d'ajuster les agendas de tout le monde pour créer une synergie entre les différents lieux et proposer différentes approches et manières de voir mon travail.

En parallèle de votre travail de plasticienne, on vous connaît musicienne avec Gran Horno. Vous profitez de cette occasion pour sortir un nouveau disque vinyle réalisé avec votre groupe. Votre cœur continue-t-il de balancer entre la musique et le dessin?

Je suis tout juste en train de sortir de la période basse que j'ai traversée après la Biennale

mon œuvre. Et les performances sonores sont toujours intégrées dans tous les projets que je fais. Cette fois-ci, j'ai également invité d'autres musiciens, notamment le groupe "expérimental" Hertzangst, composé de Tom Frücht et John von Bergen, qui était du vernissage à Neumünster. Pour le Mudam, tout l'espace que je vais créer sera en réalité un lieu dédié au son et à la performance.

Il n'y a pas de choix à faire. On s'en fout de tout ça! Certains artistes auraient fait un catalogue, moi j'ai fait un vinyle qui me permet de rejoindre l'idée d'œuvre totale. La musique est partie intégrante de

Trois expositions et des ateliers

CATHERINE LORENT in dialogue with PAUL THEK

La galerie Krome dévoile 40 dessins récents de la série «Séismes» – en cours – dans laquelle Catherine Lorent imagine à quoi ressemblerait une guitare dans un tremblement de terre ou une tempête, toujours à travers un vocabulaire baroque, point de référence de son travail. Trois de ses installations interactives, visuelles et acoustiques sont également présentées. Krome Gallery - Luxembourg. Jusqu'au 14 mars.

DATE - Dedicatio artis turbantis eternalis

L'artiste montrera dans le cloître de l'abbaye de Neumünster une partie du travail visuel et plastique de son atelier berlinois. L'approche s'inscrit dans une volonté de donner carte blanche à des artistes contemporain(e)s du Grand-Duché et de les faire intervenir dans ses espaces. Neimünster - Luxembourg. Jusqu'au 29 mars.

DOOM - Dedicatio orientis occidentis Musicae

Dans le pavillon du Mudam, elle créera un espace scénique, dédié à la performance et au son, éléments incontournables de son processus créatif. Cette installation sonore, dans laquelle se mêleront l'Orient et l'Occident au travers d'instruments de musique typiques-traditionnels est ponctuée de performances musicales. Elle animera également les «Wednesdays@Mudam» qui aborderont la thématique du «doom metal» dans l'histoire de la musique.

Mudam - Luxembourg. Du 11 au 23 février.

Prochainement, Catherine Lorent donnera également des ateliers pour jeunes autour du baroque au Casino.

Décès d'André Brink, le Sud-Africain auteur du best-seller *Une saison blanche et sèche*

LITTÉRATURE Connu mondialement pour son best-seller paru en 1979 *Une saison blanche et sèche*, André Brink, premier écrivain afrikaner frappé par la censure en Afrique du Sud, est décédé dans la nuit de vendredi à samedi à l'âge de 79 ans. Ancien professeur d'anglais à l'Université du Cap, André Brink est décédé à bord d'un avion qui le ramenait d'Europe, après avoir été fait docteur honoris causa de l'Université catholique de Louvain en Belgique. Marié et divorcé de nombreuses reprises, André Philippus Brink a été plusieurs fois proposé pour le Nobel de littérature mais jamais primé. Il a reçu plusieurs prix prestigieux dans son pays et à l'étranger, dont le prix Médicis étranger en 1980 pour *Une saison blanche et sèche*.

Né en 1935 d'un père magistrat et d'une mère professeur dans un collège anglophone, il écrivait aussi bien en anglais qu'en afrikaans, la langue dominante de la minorité blanche sud-africaine. Il était membre de «Die Sestigers», un mouvement littéraire qui s'était élevé contre la politique ségrégationniste d'apartheid à partir des années 1960. En 1973, il fut le premier écrivain afrikaner frappé par la censure en Afrique du Sud pour son roman *Au plus noir de la nuit*, qualifié de roman «por-



lors d'un deuxième séjour en France vous renforcent dans votre détermination à vous élever contre l'apartheid», a-t-il poursuivi.

un bilan assez sombre des quinze premières années post-apartheid, notant que la liberté chèrement acquise n'avait pas exorcisé tous les démons de son pays. *Un instant dans le vent*, *Rumeurs de pluie*, *Un turbulent silence*, *Le Mur de la peste* et, plus récemment, *États d'urgence* figurent parmi ses titres les plus connus. Il a été traduit en 36 langues.

Lundi, à Louvain, l'UCL a salué la «posture libérale» d'André Brink qui a su dénoncer «le rigorisme, la condition de la femme et la ségrégation raciale en Afrique du Sud». Le professeur d'architecture et écrivain belge, Martin Buisse, a rappelé que le septuagénaire situait sa «prise de conscience des fondements iniques de l'apartheid» à un matin de mars 1960 où, «assis dans le Jardin du Luxembourg, [il] désespér[ait] de comprendre ce qui a pu entraîner [son] pays jusqu'à l'horreur du massacre de Sharpeville» dont il venait d'être informé. «Les événements de mai 1968 dont vous êtes témoin

LITTÉRATURE

Assia Djebar n'est plus

Grande voix de l'émancipation des femmes musulmanes et du dialogue des cultures, l'écrivaine algérienne Assia Djebar, membre de l'Académie française, est décédée vendredi à Paris à l'âge de 78 ans. Figure majeure de la littérature maghrébine d'expression française, Assia Djebar a publié une vingtaine de romans, témoignages, recueils de poèmes, traduits dans une vingtaine de langues. Elle était aussi, cinéaste. Lauréate en 2000 du prix allemand de la Paix, élue à la prestigieuse Académie française en juin 2005, elle fut citée à plusieurs reprises pour le prix Nobel de littérature.

Elle publie son premier roman, *La Soif*, alors qualifié de «saganien», à l'âge de 19 ans. Elle défendra dans son œuvre, pendant plus d'un demi-siècle, le droit des femmes, prônant l'émancipation